

JARDINS

Créateurs de haute bouture

Durant tout l'été, une trentaine de paysagistes présentent à Chaumont leur jardin construit autour de trois contraintes: la surface (250 m²), le thème (l'acclimatation), et le coût (80 000 francs). Un véritable exercice de style.

Il y a des fers à béton. Une classique tonnelle. Un mur en pisé. Des bouteilles, des bacs en fer-blanc. Du basalte. Des plantes exotiques. Ou bien des chardons, des graminées du désert et des espèces qui n'aiment que la forêt vierge. Des jardins multicolores et d'autres d'un seul ton. Jamais comme cette année le Festival international des jardins à Chaumont-sur-Loire (1) n'aura montré autant de diversité dans l'approche d'un même sujet. Le thème imposé par les organisateurs - acclimatations - a inspiré la trentaine de paysagistes invités chacun à réaliser un jardin de 250 m². Débutants ou stars internationales, tous l'ont acclimaté à leurs humeurs.

Celles de Frédérique Garnier étaient manifestement un peu graves lorsqu'elle a composé son jardin. Un univers hostile, planté de chardons, de feuillage urticants; on s'y balade sur un sol incliné qui rend la démarche incertaine. Cette paysagiste de 26 ans a invité les exclus des jardins polis pour apprendre à l'homme « incapable de s'acclimater » à les aimer. Gail Wittwer, sa contemporaine, est d'humeur plus sombre encore. La jeune paysagiste américaine a couvert son jardin d'un ciel de nuages de gaz toxiques. Des symboles chimiques posés sur un treillis de fer à béton dessinent des ombres au sol. Les végétaux semblent faire des efforts désespérés pour s'acclimater à une pollution croissante.

On est loin des pergolas blanches de Lynden Millier dont le jardin respire l'insouciance. La star des classes aisées, installée sur la 5^e Avenue, à New York, dessine un espace imprégné de l'esprit colonial américain du XVIII^e siècle.

Revenue d'Inde, Françoise Cremel a ramené des rêves de bambous, d'ombres et de lumière. Elle en a fait une ombrière d'osier tressé. Plus serrée au milieu, celle-ci fait de l'ombre aux fleurs qui redoutent le soleil et laisse percer sur ses bords une lumière bienvenue pour d'autres. Pas facile à construire. La paysagiste a ramené ses six frères et sœurs. Tous agriculteurs, habitués à manier la ficelle lieuse dont ils ont fait 286 nœuds pour attacher les bouquets de bambous qui supportent cet étrange ciel.

Bernard Wolgensinger a, lui aussi, écrit un rêve. Un rêve de « désert auvergnat » sur les traces d'Alexandre Vialatte. Cet architecte de plus en plus paysagiste propose un jardin monochrome, dépouillé à l'extrême. Une vallée sèche bordée de blocs de basalte et d'herbes noires où se déversent des sempervivum (ou joubarbe). Un sol ondulant de gravillons gris et noirs, quelques touffes de graminées et dans un coin, une structure triangulaire gris-bleu au sommet translucide laiteux. Sorte d'oasis d'où s'échappent quelques vapeurs. « J'ai voulu montrer qu'on peut, en jouant sur une seule gamme chromatique, avec très peu de plantes et zéro fleur, créer un jardin. »

A leur manière, Michel Devisgnes et Christine Danolky ont eux aussi écrit un rêve de voyage. Surmontées d'un cône allongé d'osier et garnies de plantes exotiques, leurs bassines en acier rappellent ces tontines qui ser-



Le jardin de Patrick Blanc. Un mur de verdure de 3 mètres de haut où les plantes sont agrafées dans de la feutrine.

vaient aux XVIII^e et XIX^e siècles à protéger les arbres emmottés durant leur transport.

Il arrive parfois que les voyages ramènent au point de départ. Ainsi du mur de pisé, principal motif décoratif du jardin conçu par les Japonais du groupe Team Zoo. Peu ou prou abandonnée mais connue aussi bien japonaise qu'angevine, cette technique est ainsi décrite par Naruse Hiroshi: « Il faut une terre un peu argileuse, rendue compacte, et à laquelle on ajoute de la paille, des pierres et du ciment. Un peu de ciment... Il faut ajouter de l'eau, mais très peu. Le mur doit être monté assez épais, petit à petit, à l'aide d'un coffrage en bois. Couvert de tuiles, il peut tenir très longtemps: la pluie ne fait que le rendre de plus en plus beau. »

Ainsi, plus de 1 500 espèces se côtoient à Chaumont. Difficile de dire lesquelles seront récupérées par quelques-uns des 100 000 visiteurs attendus. Les cosmos blancs, plantés la première année par l'Américain Mark Rudkin, ont fait des ravages dans les jardins français. Car le Festival international des jardins est devenu, après trois ans d'existence, ce que les couturiers sont à la mode vestimentaire: un guide des tendances.

N. P. et V. N.

(1): Tous les jours, du 1^{er} juillet au 16 octobre 1994. De 9 heures à la tombée de la nuit. Ferme du château, 41150 Chaumont-sur-Loire (à 17 km de Blois). Tél.: 1654.20.99.22.

Jardin vertical et bouteilles à effet de serre

Patrick Blanc invente un mur où s'agrippent les plantes. L'Agence européenne du paysage conçoit un nid de sable et de plastique pour plantes tropicales.

L'an dernier, le festival avait tout naturellement opté pour le thème de la « crise ». Celui des « acclimatations » serait venu tout aussi simplement cette année, car, selon le fondateur du festival, Jean-Paul Pigeat, « alors que notre époque est celle du repli sur soi, une curiosité sans borne pousse paradoxalement les chercheurs et les créateurs vers de nouveaux matériaux, de nouvelles formes, de nouvelles techniques ». Difficile de ne pas voir dans le jardin de Patrick Blanc, et dans celui de l'Agence européenne du paysage, l'illustration de ces propos.

C'est un jardin qui se visite nez en l'air. Un mur de plantes, vertical. Pour permettre à l'homme, lui aussi en position verticale, de mieux le contempler. Fasciné par les plantes de montagne ou par celles qui poussent sur les murs, les troncs d'arbres, les éboulis, Patrick Blanc a inventé un mur de verdure, de plus de 3 mètres de haut. Deux planches s'appuyant l'une contre l'autre, à la manière d'une toiture, protégées par un film plastique et recouvertes d'une feutrine agrafée. Un tuyau percé relié à un système de pompes posé en haut de

l'échafaudage fait ruisseler de l'eau le long des parois à intervalle régulier. Les plantes sont simplement disposées dans des petits pochons de feutrine agrafés sur les plaques, contenant à peine un peu de terre et de substrats végétaux quand elles ne poussent pas directement sur le tissu.

Patrick Blanc, chercheur du CNRS, botaniste aux cheveux teints en vert, fait ainsi vivre plusieurs centaines de végétaux sur la paroi, montée avec la complicité d'un architecte, Michel Mangematin. L'effet est étonnant. Garrigue, fougères et mousses disposées selon le vent et le soleil sont évidemment à l'aise, mais elles sont loin d'être les seules. « Les plantes n'ont pas forcément besoin de terre, elles vivent d'eau. Il suffit d'un rien pour faire pousser un buddleia ou une giroflée. On peut faire pousser de la mousse sur la paroi en quelques jours en ensemençant le feutre », dit l'homme qui a longtemps observé la progression d'espèces des sous-bois tropicaux sur les troncs des arbres.

Le jardin vertical présenté à Chaumont reproduit un système expérimenté par Patrick Blanc chez lui, à Cré-

teil, et breveté. Passage de la théorie - le minimalisme du paysage - à une pratique imaginative, simple et peu coûteuse qu'il aimerait aussi voir reprendre dans une politique de la ville.

C'est aussi une étrange machinerie qu'ont conçue les paysagistes de l'Agence européenne du paysage. Des bacs étanches, à demi-immérgés, contenant des plantes en pot, posés sur du sable. 1 500 bouteilles elles aussi à demi-immérgées, bouchées et emplies pour moitié de sable accumulent la chaleur pour réchauffer l'eau. Un nid idéal pour les plantes tropicales, africaines ou asiatiques, gourmandes en chaleur et en humidité, qui composent ce potager exotique. Il y a des gombos, des épinaux asiatiques, des arachides, des ignames. Les paysagistes ont puisé au Potager d'un curieux (1) de quoi peupler ce jardin peu ordinaire. Sans aller très loin pour cela. La plupart des espèces présentées ici viennent de « Chinatown », à Paris, dans le XIII^e arrondissement.

V.N. et N.P.

(1) Le Potager d'un curieux, écrit en 1892 par A. Pailleux et D. Bois. Réédité chez Jeanne Lafitte en octobre 1993.